

## SEMBLABLE OU UN DIFFERENT ?

Sans prétendre être une spécialiste de la question de la radicalisation des jeunes. Ni de l'enrôlement, du fanatisme, de l'embrigadement ou des dérives sectaires... Les événements qui ont touché la France, ainsi que de nombreux autres pays d'ailleurs, nous conduisent à nous interroger sur les causes qui peuvent conduire de jeunes gens à s'enrôler, voire à se mettre à mort et à emporter avec eux de nombreuses victimes.

« Pourquoi ces jeunes en viennent-ils à se mettre à mort et à tuer autrui ? »

Ce que je vous propose aujourd'hui est de partager mon cheminement de penser. Mes questionnements. Les pistes que j'ai empruntées pour tenter de donner du sens au réel qui fait irruption.

Nous sommes confrontés à la tension entre la vérité du sujet. Quelque chose de l'ordre du synchronique. Et ce dont le sujet a hérité de l'histoire, de la culture et de l'évolution sociétale. Quelque chose de l'ordre du diachronique. Nous aurons donc à considérer les deux pans indissociables de la clinique singulière et du lien social.

### **L'inhumanité dans l'Homme ?**

S'il y a un doute que je n'ai pas, il s'agit de la qualité humaine des sujets qui nous intéressent aujourd'hui. Nous entendons que trop qu'ils sont inhumains, de vrais animaux, ou encore pire que des animaux. Evidemment, il n'en est rien. Ils sont humains, bien humains et mus par les mêmes pulsions qui nous animent.

Selon Freud, la civilisation est construite sur la répression des pulsions et implique de la part de l'individu un renoncement à la satisfaction totale de celles-ci. C'est le prix à payer pour le progrès de la civilisation, qui est l'unique voie possible pour l'homme<sup>1</sup>. En effet, en son sein, protégé et sécurisé, l'homme peut pratiquer des activités psychiques, des réalisations intellectuelles, scientifiques et artistiques<sup>2</sup>. Ainsi, les montages dont fait état la civilisation ont leur utilité et procure également l'obtention de plaisir, ceci valant le renoncement à la satisfaction totale de ses pulsions. La civilisation impose donc à l'être humain un nécessaire renoncement à ses pulsions. Renoncement à la satisfaction des pulsions agressives desquelles aucun n'échappe. Afin de les rendre inoffensives, l'agressivité est introjectée, intériorisée, et donc tournée vers le propre Moi du sujet, qui la prend en charge sous la forme d'une instance

---

<sup>1</sup> La civilisation permet à l'homme de faire face aux 3 sources de souffrances que sont la fragilité de son corps, la désobéissance du monde extérieur et la puissance de la nature, et enfin son rapport à autrui.

<sup>2</sup> FREUD S. « Le malaise dans la civilisation » p 93

faisant alors office de « conscience morale » ou de gendarme introjecté (Surmoi) prêt à punir lorsqu'une action ou une intention de faire le mal pointe le bout de son nez.<sup>3</sup>

Ainsi, le cœur de la civilisation est la violence et le renoncement. Renoncement rendu supportable grâce à la sublimation dans des activités artistiques ou intellectuelles.

Si en effet personnes n'échappe à l'existence des pulsions agressives, et donc à la lutte interne entre pulsions de vie et pulsions de mort, chacun d'entre nous ne semble pas prêt à basculer dans des conduites meurtrières. Pour reprendre une phrase sortie de la bouche d'un membre du groupe Daesh, pourquoi certains « aiment plus la mort que la vie »<sup>4</sup> ?

Cette référence à Freud ne nous permet pas de répondre à la question « Pourquoi ces jeunes en viennent-ils à se mettre à mort et à tuer autrui ? » Cependant, elle nous rappelle que nous ne pouvons pas faire fief des tendances natives de l'homme à la violence, à la destruction, à la cruauté et de leur démonstrations au travers des guerres, des massacres et des invasions.

« Il est toujours possible d'unir les uns aux autres par des liens d'amour une plus grande masse d'hommes, à la seule condition qu'il en reste assez pour recevoir les coups »<sup>5</sup>.

## **La religion**

Il y a un second raccourci à ne pas emprunter lorsque l'on tente de comprendre ce qui conduit un sujet à se radicaliser. Qu'il s'agisse des adolescents prêt à partir en Syrie ou ceux commettant des actes terroristes en Europe.

Ce raccourci est celui de la question religieuse. En effet ceux qui nous intéressent ici ne sont pas de fervents croyants : « Ils aiment les kalach plus que le coran » entendons dire. Certes l'embrigadement par l'organisation Daesh s'appuie sur une interprétation des textes coraniques (au passage, les sectes, comme Témoin de Jehova, s'appuient sur l'interprétation des textes bibliques). Il s'agit à mon sens de l'utilisation d'un discours. D'histoires qui sont contées pour séduire et pour rassurer. Ce sont des histoires racontées aux jeunes et auxquelles ils peuvent s'identifier. Du moins dans un premier temps, le temps de la séduction. Ainsi, l'offre qui leur est faite est une offre rassurante.

D'une part, la religion permet de donner du sens, d'avoir un savoir sur ce qui échappe, notamment la question des origines et du devenir. Elle permet d'expliquer d'où nous venons et

---

<sup>3</sup> FREUD S. « Le malaise dans la civilisation » p 139

<sup>4</sup> Emission Arte « 28 minutes »

<sup>5</sup> CAUSSE J.D. « La violence archaïque et le paradoxe du sacrifice aux dieux obscurs », in *Divine violence*, p70.

où nous irons. Les croyances ont pour fonction d'apaiser l'angoisse<sup>6</sup>. Quelque soit les croyances dont nous parlons, qu'il s'agisse de l'une des trois religions monothéistes ou d'autres croyances. D'autre part, la religion apporte un cadre autoritaire avec des normes plus ou moins contraignantes. Nous n'en doutons pas, l'homme a besoin que des interdits lui soit imposés, qu'un cadre lui soit posé et des règles édictées. A charge des institutions dans faire la transmission, et en premier lieu l'institution familiale.

La religion est un prétexte dans le cas qui nous concerne. Elle est une offre à des jeunes qui ont une demande, à l'endroit de l'institution justement. Aussi nous avons pu constater la conversion rapide de certains jeunes ou la possession parfois d'un livre tel que « l'islam pour les nuls ».

J'évoquais l'interprétation des textes bibliques par les sectes. Fethi Benslama<sup>7</sup> fait un rapprochement, tout en les différenciant, entre secte et radicalisme religieux en tant qu'ils sont une emprise mentale et l'abdication d'une part de singularité. Dans l'une il s'agit d'un assujettissement à un gourou et dans l'autre l'adhésion à une croyance collective reposant sur une réalité historique.

La religion comme prétexte ne vaut pas seulement en Europe auprès de la jeunesse, elle vaut également de l'autre côté de la méditerranée. Charles Grémonts, historien, raconte d'ailleurs très bien l'utilisation de celle-ci dans un contexte de conquête économique et de pouvoir au Mali.

Lorsque Freud aborde la question des religions, il dit que le renoncement est un sacrifice fait à une divinité. Une part de satisfaction à laquelle on a renoncé est sacrifiée.

Peut-on parler de sacrifice lorsque des jeunes se mettent à mort en perpétrant un attentat ?

Et pourquoi se sacrifier ?

### **Le sacrifice**

Freud articule plusieurs notions : la conquête culturelle, la culpabilité et le surmoi, le renoncement et le sacrifice. La culpabilité éprouvée par le sujet est à l'origine du surmoi et est en lien avec l'émergence de la civilisation. S'agit-il, concernant le propos qui nous réunit, de l'œuvre d'un Surmoi<sup>9</sup> (gendarme introjecté) surpuissant, sanguinaire et intransigeant ?

---

<sup>6</sup> « Les croyances et la religion existent et sont nécessaires car une étrangeté habite irréductiblement tout sujet et toute communauté, dont chacun se défend dans l'illusion. Mais l'illusion ne comble pas le manque. Elle peut voiler la béance, tout au plus ». Rajaa STITOU *in Exil fondateur et résonance contemporaine*.

<sup>7</sup> BENSLAMA F. « Pour les désespérés, l'islamisme radical est un produit excitant »

<sup>8</sup> Conférence publique sur le processus de radicalisation à l'EHESS du 3 mars 2015 à Paris

[http://www.canal-u.tv/video/ehess/processus\\_de\\_radicalisation.17298](http://www.canal-u.tv/video/ehess/processus_de_radicalisation.17298)

<sup>9</sup> Fethi BENSLAMA parle du "surmusulman". En tant que celui qui est un super musulman, sur-identifié au musulman exemplaire (le prophète) mais également en tant que celui qui traque le non-musulman interne et qui aurait une fonction surmoïque.

Pour Fethi Benslama<sup>10</sup>, le sujet culpabilise de vivre et de désirer, particulièrement dans les troubles de l'identité (sentiment de ne rien valoir, d'être une malfaçon) et le radicalisme vient ici donner une réponse, une occasion de se faire pardonner en défendant une cause.

Civilisation (meurtre du père : horde>civilisation) > culpabilité des fils > surmoi sont liées selon Freud.

Le sacrifice comme rite ordonné par la divinité est un acte réparateur, de plus il perpétue le souvenir du premier meurtre civilisateur. Freud a écrit Totem et Tabou, mythe qu'il a inventé pour rendre compte du passage de la horde à la civilisation. Ainsi, à l'origine de l'humanité était une horde à la tête de laquelle un chef tout-puissant jouissait de toutes les femmes. Un jour, les fils parvinrent à se réunir et à se mettre d'accord sur le fait qu'il y en avait assez. Ils tuèrent et mangèrent le chef de la horde qui devint alors le Père primitif. Lors du repas totémique, le Père est à la fois honoré en tant que divinité et en même temps il est détruit par le sacrifice de l'animal. Cette double présence du père renvoie à l'attitude ambivalente des fils et à leurs sentiments tendres et hostiles. Le sacrifice est un acte de symbolisation permettant l'accession à la civilisation (passage de la toute-puissance et de la toute-jouissance du chef de la horde à la loi humanisante et civilisatrice : interdit du meurtre, de l'inceste et du cannibalisme). Plus tard, la divinité s'est substituée au père de la horde, et le sacrifice devient un hommage à son endroit. Ce que l'on peut retenir est ce que Freud amène plus loin :

Dans le sacrifice au nom d'une divinité, l'individu est dégagé de toute responsabilité du crime commis. Le sujet n'est pas responsable. Dieu l'exige et l'ordonne<sup>11</sup>.

Pour Lacan<sup>12</sup>, le sacrifice repose sur une croyance selon laquelle l'Autre désire que lui soit offert une part de nous-mêmes. Ce que nous sacrifions fait jouir l'Autre. Ce que l'Autre veut de moi, c'est le tout de mon désir, il faut tout lui sacrifier, toute ma vie et donc mourir. Les divinités désirent-elles et que désirent-elles ? Le sacrifice consiste à faire « comme si » elles désiraient ce que nous désirons. Au fond, que désire l'Autre ? Certainement que trouver une réponse à cette question serait apaisant !

Quelque chose est cachée. Que veut l'Autre vraiment ? Ce qui est caché est une volonté opaque et obscure qui demande un sacrifice, un don.

---

<sup>10</sup> BENSLAMA F. « Pour les désespérés, l'islamisme radical est un produit excitant »

<sup>11</sup> FREUD S. « Totem et Tabou » p 210-211

<sup>12</sup> J.D. CAUSSE Séminaire « Les mythes bibliques au regard de la psychanalyse », 2007.

« Le sacrifice est ici une façon de faire, en l'absence de père symbolique, de père qui nomme, comme s'il n'y avait que le père tout-puissant, qui est capable de demander n'importe quoi pour le satisfaire, y compris la vie de ses fils et de ses filles ».

Sacrifice d'Abraham : Celui-ci est mis à l'épreuve, il est dans l'angoisse du désir de l'Autre. Abraham suppose la jouissance de l'Autre qui veut un sacrifice. Il est sur le point de répondre à la demande de toute jouissance des ancêtres. Mais n'entend-il pas, au fond, son propre désir inconscient ? S'il était Dieu, qu'attendrait-il comme sacrifice ? Celui du fils, pour demeurer tout-puissant et tout-jouissant. Finalement Abraham sacrifie un bélier, un animal qui renvoie au meurtre du père archaïque et à l'animal totémique. Il ne tue pas son fils, renonçant alors à la toute-jouissance pour qu'advienne le père symbolique. Un écart entre jouissance et désirs se fonde.

Le désir de l'homme est le désir de l'Autre<sup>13</sup>, c'est à dire le désir de désir de l'Autre, et en un sens la nécessité d'une reconnaissance par l'autre.

Ainsi, le sacrifice est d'une part un acte de symbolisation nécessaire et ordonnée par les divinités ou chef de horde, rendant irresponsable celui qui le commet car c'est un acte réparateur. Et d'autre part une tentative de connaître le désir de l'Autre... et d'être reconnu, désiré.

Selon Guy Briole, si les membres de Daesh « soutiennent le versant religieux intransigeant, ils insistent sur le fait que le rêve de tout musulman c'est l'existence et le développement du Califat. L'engagement pour le Califat suppose d'accepter de sacrifier sa vie. *Alors, présenté ainsi, la vie a une valeur et un sens : le sacrifice de sa vie prive d'autres, les ennemis, de la leur ; de cette vie à laquelle chacun tient.* » Nous retrouvons ici les deux notions du sacrifice et du prétexte religieux qui servent l'enrôlement,

Sacrifice du chef de la horde. Sacrifice d'un animal qui représente le père. Sacrifice du fils pour satisfaire une divinité. Sacrifice de kamikazes pour le Califat. Si l'acte sacrificiel a trouvé quelques explications à ses mécanismes, la question demeure : « pourquoi ces jeunes en viennent-ils à se mettre à mort eux-mêmes et à tuer autrui ? »

### **Le suicide**

Il est soit un appel à l'aide, un cri de détresse, une adresse à l'autre. Il y a quelque chose du désir qui se manifeste (acting out).

Soit, il est un passage à l'acte dont le sujet ne peut rien dire (si cela échoue), ce n'est pas une demande adressée à l'autre, mais plutôt une réponse apportée à l'Autre.

---

<sup>13</sup> Autre : lieu du déploiement de la parole, de l'ordre symbolique. L'autre en moi, l'inconscient. Le discours de l'inconscient c'est le discours de l'autre, où le sujet se dit de la bouche d'un autre. C'est en tant qu'Autre qu'il désire. La méconnaissance du sujet sur son désir est moins la méconnaissance de ce qu'il demande, que la méconnaissance d'où il désire.

Cependant, en 1920 Freud écrit : « Peut-être personne ne trouve l'énergie psychique pour se tuer si premièrement il ne tue pas du même coup un objet avec lequel il s'est identifié, et deuxièmement ne retourne par là-contre lui-même un désir de mort qui était dirigé contre une autre personne ».

Ceci nous renvoie Guy Briole « le sacrifice de sa vie, prive d'autres, les ennemis, de la leur ». Pourrait-on imaginer alors qu'il s'agisse dans le cas des jeunes terroristes d'un geste d'autopunition mêlé au désir de mort de l'autre, au désir de vengeance mis en scène dans le suicide ?

Pour Fethi Benslama, le martyr est un sujet qui veut survivre en disparaissant. Ce n'est pas un suicide mais un autosacrifice. « Le jihadiste qui s'autosacrifie investit sa vie comme un capital, en vue d'une plus value dans l'au-delà. L'autosacrifice repose donc sur un calcul économique de la jouissance par la mort reçue et donnée. Plus exactement, il offre sa vie qui « ne vaut rien » à ses yeux [...] à l'Autre (Dieu, L'Islam, Le prophète) et il s'attend à ce qu'il la lui rende parfaite » Il ne meurt qu'en apparence mais il reste ou devient tout-jouissant, sans limite. De plus, il anéantit l'autre car le disloque, le morcelle, et cela jusque dans sa sépulture.

Les questions restent nombreuses. En tous cas, difficile de se dire que le sacrifice ou le suicide, si toutefois il en est un, va de soi pour les djihadistes kamikazes. D'ailleurs certains en passent par l'usage de produits psychotropes tel que le Captagon qui est un stimulant de la famille des amphétamines.

D'après le professeur Tassin<sup>14</sup>, neurobiologiste « *Comme toutes les autres amphétamines, cette drogue entraîne une résistance à la fatigue, une vigilance accrue et une perte de jugement. Elle donne l'impression à celui qui la consomme d'être tout puissant, d'être le 'roi du monde' en quelque sorte. Ce qui lui permet de tuer sans craindre de réaction de la part des autres, qui n'existent même plus pour lui* ».

### **Le sentiment de ne compter pour rien.**

Nous avons évoqué le sentiment d'être tout puissant et le sentiment de ne rien valoir.

Le sentiment de n'être rien, de ne pas compter, et de ne rien avoir. Il y a quelque chose de l'ordre du désir qui est absent. C'est d'ailleurs une question que nous ne posons pas aux jeunes et que l'on ne leur permet pas de se poser. Qui sont-ils ? Que veulent-ils devenir ?

Ce questionnement est pourtant propre à l'adolescence. Cette période est un passage, une articulation entre deux mondes, celui de l'enfance et celui de l'adulte, lors duquel tout est

---

<sup>14</sup> Magazine Science & Avenir, Novembre 2015

bouleversé. Toute la filiation. Les générations sont ballotées. Les parents ne sont plus les parents d'enfants mais les parents de futurs adultes. Un changement s'annonce.

Donc à cette période charnière et complexe qu'est l'adolescence, nous demandons à nos adolescents que veux-tu faire ? Quel bac, quel métier ? Il y a quelques décennies la chose était plus aisée car les enfants, surtout l'ainé de la fratrie, hérité du patrimoine ou de la condition des parents. Aujourd'hui ils ont à faire un choix, qui au fond n'en ai pas un. Ils ont à faire un choix utile, cohérent, rationnel, porteur... Demande-t-on à nos jeunes ce qu'ils désirent ?

Nous entendons que trop que les jeunes ont tout aujourd'hui. Tout ce dont ils ont besoin ou envie.

Quels sont les repères que notre société leur donne ? En quoi l'institution remplit-elle sa fonction, notamment sa fonction paternelle en tant qu'elle vient instaurer une limite à la jouissance et édicter des lois. La Loi humanisante.

De cette fonction paternelle, il n'y a pas que le père qui en est « fonctionnaire ». Et si l'on doit évoquer la défaillance de celle-ci, c'est au-delà du cadre familial.

La question du désir chez le sujet ne se réduit pas aux verbes vouloir et avoir qui renvoient davantage au besoin. Selon Lacan, le désir « *naît de l'écart qui s'instaure entre le besoin et la demande : différent du besoin puisqu'il vise un objet fantasmatique, il se distingue de la demande dans la mesure où il attend de l'autre qu'il le reconnaisse* ». Alors que le besoin vise un objet réel procurant une satisfaction, le désir est d'une façon ou d'une autre « *désir de l'Autre* ». Il est désir de reconnaissance. Lacan articule le concept de demande au besoin et au désir. L'homme désire car la satisfaction de ses besoins passe par un appel adressé à autrui, c'est cet appel qui est demande. La demande apparaît comme une articulation du besoin et du désir. La demande n'est que de parole, elle est adressée mais n'est pourtant qu'implicite, en tant qu'elle ne se soutient pas d'un objet réel.

Notre société contemporaine européenne donne-t-elle une place au sujet désirant qu'est le jeune ? Quelle est la place faite à sa demande, au-delà du besoin ? Et que leur offre-t-on ?

Ce que nous pouvons constater chez les jeunes radicalisés est que

- d'une part, il s'agit d'adolescents, âgés de 15 à 25 ans, d'horizons variés (issu de milieux urbains ou ruraux, généralement scolarisés et de famille recomposée ou non. A ceux-là on promet de sauver des vies, notamment d'enfants syriens victimes du pouvoir en place. Aussi veulent-ils prêter main forte à une population fragile et en danger en se rendant là où ils seront utiles et reconnu en tant que tel mais également inscrit dans un groupe. La notion de groupe est importante car ils finissent par disparaître au sein de celui-ci. Le groupe constitue une unité dans laquelle le sujet disparaît. Les images de Daesh que l'on peut voir, montrent l'effacement

de toute subjectivité et de toute singularité. Tous sont vêtus de la même façon, visage masqué. Cela répond au bouleversement traversé par les adolescents dans le déferlement pulsionnel inhérent à la puberté qui vient réveiller la question de la séparation et de la relation à l'autre, ainsi que des limites du corps et de l'espace psychique.

-d'autre part, il s'agit de jeunes adultes, âgés de 20 à 30 ans, acteurs de petite délinquance pour certains, vivant dans un cadre familial plus ou moins problématique, membres d'une même fratrie éventuellement et ayant effectués des formations diverses ou en ayant eu l'envie (BEP à Concours de la police puis de l'armée > sans résultat).

Au fond, pas de quoi établir un, voire 2, « portrait robot type », et si cela ne nous surprend pas, cela montre aussi que la population de jeunes pouvant être victime *et* auteur de radicalisation (au sens où il s'agit d'imposer à autrui une idéologie politique, religieuse ou autre, par la violence) est vaste.

### **Le Nihilisme**

Le point commun entre ces deux jeunesses ? Rien. Le rien. Ils ont le sentiment de n'être rien, ou de ne rien valoir. Quel est le désir de l'autre à leur endroit ? N'ont-ils pas le sentiment que leur vie ne vaut rien telle qu'elle est ?

Se considérer comme « rien » renvoie évidemment au nihilisme. *Nihil* signifie rien en latin.

Le nihilisme suppose de ne croire en rien, ni en soi, ni en l'avenir. De ne plus y croire. Nietzsche établit un lien entre le nihilisme et la mort de Dieu, en tant que les valeurs supérieures se déprécient. Le monde est désenchanté lorsqu'il n'a plus de sens, de fondement, de valeur<sup>15</sup>, laissant l'Homme dans un état d'abandon, de dérégulation et sans espérance. Le nihilisme a deux formes selon Nietzsche. L'une active, où la conscience de la perte de toute valeur conduit à la destruction du monde et de soi-même. L'autre passive, où le sujet fait le choix de l'abandon, faisant le deuil de ses illusions.

Certes, les jeunes dont nous parlons aujourd'hui agissent au nom d'une croyance ou d'une cause. Mais y croient-ils ? La religion n'est pas ici inaugurale, nous l'avons vu. Elle vient lier, nommer, structurer mais ce n'est pas par conviction religieuse que certains d'entre eux se donnent la mort. La religion est un discours, face auquel se trouve le discours capitaliste. Selon Alain Badiou, le problème réel, l'ingrédient principal est le désir d'occident, refoulé ou non. « *Désir d'Occident frustré, désir réprimé. Ils s'imaginent être portés par la passion anti-occidentale mais ils ne sont qu'un des symptômes nihilistes de la vacuité aveugle du capitalisme mondialisé, de son impéritie, de son incapacité à compter tout le monde dans le monde tel qu'il*

---

<sup>15</sup> Valeurs transcendantales telles que vérité, unité, bien...



*le façonne*»<sup>16</sup>. Leur vie ne compte pour rien. Pour eux-mêmes leur vie ne compte pas et la vie de l'autre non plus.

La religion n'est pas ici inaugurale disais-je. Ce n'est pas par conviction religieuse qu'ils se sacrifient. Et je reviens sur la notion de sacrifice en tant que questionnement sur le désir de l'Autre et de l'autre à leur endroit. Le désir qui au fond, ferait qu'ils ne comptent pas pour rien. Ils mettent en scène le néant. Ils mettent en scène le fait qu'ils ne comptent pour rien et que la vie d'autrui ne compte pas plus. Il ne mérite pas de vivre et sera tué.

En même temps qu'il ne vaut rien, il représente tout, cet insupportable inatteignable, dans lequel chaque autre est indifférencié.

Alors que le manque à être est constitutif du sujet et lui permet de désirer, n'ont-ils pas le sentiment ici d'être « sans ». Sans avenir, sans travail, sans possible, sans projet, sans liberté... « *D'où le fait que compter pour un, pour unique, se savoir reconnu comme unique, est essentiel et c'est un enjeu à la fois thérapeutique et social, pour autant que cette singularité ne soit pas rabattue sur des choses à avoir pour se donner le sentiment d'exister* »<sup>17</sup>.

### **La mélancolisation du lien social**

Cela nous renvoi à la mélancolisation du lien social selon moi.

Dans une société où la nécessité de posséder toujours de nouveaux objets qui viendraient illusoirement combler un manque constitutif, l'individu passe de la satisfaction d'un besoin à un autre pensant ainsi qu'il n'est pas divisé. Les « sans » sont d'autant plus « sans ». A la marge, exclus et non reconnus. La marge a l'avantage de border le tout. Ceux qui sont à l'extérieur permettent aux autres d'être dedans.

Selon Marie-Jeanne Segers<sup>18</sup>, la mélancolisation du lien social vient faire écho à la clinique de l'exil, côté social, et de l'errance, coté singulier.

Le lien social est une texture, une trame. Cela désigne les moments où peuvent s'articuler les mots qui disent l'origine, la filiation et les mythes. Le discours, c'est le lien social, en tant qu'il nomme, repartit les places, permet que le lien entre les être humains fonctionne. Le lien social est un dispositif qui traite du réel. En ce sens, les conditions du lien social contemporain favorisent l'impossibilité de suturer le deuil originaire de l'objet. Si tout objet est potentiellement accessible, et que tout un chacun y a théoriquement droit, il n'y a pas de limite à la jouissance. Selon J. Lacan, « *la jouissance n'est pas la solution du désir, elle en est*

---

<sup>16</sup> BADIOU A. « Penser les meurtres de masse », in Emission radiophonique *Là bas si j'y suis*.

<sup>17</sup> J.D. CAUSSE

<sup>18</sup> SEGERS M-J. « De l'exil à l'errance »

*l'écrasement, exactement comme l'enfant à la mamelle dans la satisfaction du nourrissage écrase la demande d'amour à l'endroit de la mère »<sup>19</sup>.*

Dans le discours capitaliste, il n'y a pas de frein à la recherche de la jouissance. Il faut jouir à tous prix, tout est possible, tout s'achète. Or, un objet ne peut cependant apaiser notre insatiable rapport à l'objet que s'il entre dans la question du manque. Il n'a de prix qu'à ne pouvoir être reçu (œuvrant à la triade constitutive du sujet, à savoir la privation, la frustration et la castration).

La mélancolie consiste en un deuil impossible dont l'objet perdu est finalement inconnu.

Pour Winnicott, le paradoxe de la mélancolie du sujet est qu'il ne s'éprouve ni vivant, ni mort. Comment alors investir un lieu, un espace, un temps si un sentiment d'inexistence fait la souffrance du sujet, de l'exilé ? Car c'est bien d'avoir une place, de se sentir valable, d'être accueilli par l'autre en tant que sujet que celui-ci peut advenir. Le sujet doit pouvoir s'ancrer dans le temps (rythme, histoire) et dans l'espace (lieu, habitat). Lorsque ceux-ci n'ont pas de teneur symbolique, l'espace est un point semblable à un autre, et le temps est un déroulement d'une durée sans fin. Alors, le sujet est dans l'errance, la délinquance, la déliquescence<sup>20</sup>, la perte de sens... et on fini par parler de déchéance !

Lorsqu'aucun temps ne parvient à devenir rythme puis historicisation<sup>21</sup>, lorsque l'autre à qui est adressée une parole n'accuse pas réception, « lorsque aucun lieu n'est habitable de manière telle que le sujet y soit accueilli, quelque chose n'advient pas, lui-même »<sup>22</sup>.

Peut-être que ce qu'il manque au sujet de la modernité est le manque, en tant que seule condition au désir. Qu'il s'agisse du manque de manque ou du manque de tout, le désir n'a pas de creux dans lequel se loger.

Certains jeunes enrôlés finissent par se faire sauter car faute de pouvoir se projeter dans un « j'ai tout à gagner », ils s'imaginent qu'ils n'ont rien à perdre. D'ailleurs dans le terme « enrôler », il y a la notion d'engagement, mais nous entendons également « rôle » : avoir un rôle d'abord, puis jouer le rôle de, se prendre pour...

### **L'enrôlement et l'embrigadement,**

L'embrigadement effectué par l'organisation de Daesh est similaire à celui des sectes selon Dounia Bouzar, elle parle de dérives sectaires.

---

<sup>19</sup> LACAN J. « Le désir et son interprétation » 1959

<sup>20</sup> Tant corruption et immoralité qu'atteinte en sa constitution

<sup>21</sup> Inscription du sujet dans l'histoire. Histoire subjective.

« *L'histoire est le passé pour autant qu'il est historisé dans le présent* »

<sup>22</sup> SEGERS M-J. « De l'exil à l'errance » p227

La disparition du sujet, avant qu'elle n'ait lieu dans le passage à l'acte meurtrier, s'effectue dans le groupe. Le sujet n'est plus visible et il ne pense plus. Dounia Bouzar parle d'ailleurs de lavage de cerveau. Les jeunes ne pensent plus car la pensée est automatisée, comme les gestes. Elle raconte comment la prière devient répétition sans plus aucune nuance possible dans la gestuelle et l'élocution qui n'est d'ailleurs que diction privée de toute éloquence. La prière n'est alors plus un récit, un discours, et les rites sont vidés de leur sens. Cela devient du mimétisme. De la mêmété. Et dans l'indifférenciation, le sujet disparaît.

Selon Nathalie Lucas, anthropologue<sup>23</sup>, ce n'est pas une question ethnique ou religieuse. Les comportements extrêmes chez les jeunes où il y a mise en danger de soi et d'autrui, nécessitent trois étapes :

- le premier temps est celui où ils « réseautent » sur le net, se créent un avatar auquel ils s'identifient et qui correspond à une image plus narcissisante que celle qu'ils ont d'eux-mêmes dans la réalité. Cependant, cet avatar vient à ne plus suffire
- vient le temps de la rencontre avec l'humain, avec quelqu'un de très humain, de drôle, procurant le sentiment d'être protégé et entendu
- enfin, le moment des histoires auxquelles ils veulent s'identifier. Des histoires dans lesquelles une destinée héroïque est possible (sauver les enfants syriens) ainsi que l'accession à certains plaisirs valorisés mais dont la possession est empêchée ou compromise (voiture, logement, argent, famille...).<sup>24</sup> Un discours également, dans lequel certains mots sont associés, comme la mort et le paradis. La mort n'est plus la mort.

Lorsque ce travail de séduction accroche les jeunes, c'est comme en amour, ils y vont totalement et pleinement. Ils y croient. Au moins un temps. Et s'il y a désillusion, celle-ci est plus que douloureuse, elle est inacceptable, d'où la difficulté à revenir sur ses pas et à s'avouer trompés. Mieux vaut-il en convaincre d'autres pour se convaincre soi-même.

Dans les dérives sectaires, un leader, un chef est à la tête du groupe. Lorsqu'il y a sacrifice, la mise à mort relève de l'intime. Au contraire, il semble difficile de désigner un leader à la tête de Daesh. Chacun semble pouvoir devenir le porte-parole du califat qui est une figure finalement. Peut-être pourrait-on parler d'un idéal porté par le collectif ou d'un idéal collectif. Justement, la structure de l'embrigadement est-elle la même dans le terrorisme et une secte ? Les problématiques et fragilités psychiques des sujets approchés sont-elles les mêmes ? Il semblerait que les points structuraux communs entre l'enrôlement dans le djihadisme et l'embrigadement dans une secte soient l'utilisation d'un discours et l'appartenance à un groupe.

---

<sup>23</sup> Conférence publique sur le processus de radicalisation à l'EHESS du 3 mars 2015  
[http://www.canal-u.tv/video/ehess/processus\\_de\\_radicalisation.17298](http://www.canal-u.tv/video/ehess/processus_de_radicalisation.17298)

<sup>24</sup> Mixte du miroir aux alouettes que sont la TV réalité et discours de l'armée ?!

J'ai suivi peu de temps un homme, Témoin de Jehova. Cette personne se dit très isolée, jusqu'à sa rencontre avec ses « frères et sœurs » à compter de laquelle il ne vivra plus la solitude comme quelque chose d'imposée. Il se décrit comme quelqu'un de dépressif qui peut s'enfermer des jours durant (de 3 jours à 3 mois), mais ses « frères et sœurs » lui rendent visite et se préoccupent de lui. C'est un homme d'une 50taine d'années, père d'un adolescent, racontant que tout c'est écroulé lorsqu'il s'est blessé au dos et s'est rendu compte de sa finitude. Il ne pouvait plus rien maîtriser. Il s'est senti incompetent, et surtout mortel. Il ne se connaît plus de place, si ce n'est grâce et parmi les Témoins de Jehova.

Dans les témoignages recueillis depuis les événements de janvier, il semblerait que ce soient essentiellement des jeunes qui s'engagent dans le djihad. Des adolescents, lycéens, ou de jeunes adultes de milieux variés.

Nous avons par exemple le témoignage de cette mère<sup>25</sup> qui raconte comment sa fille s'est intéressée à la religion lorsqu'elle était adolescente. Personne ne s'est inquiété. Puis elle s'est convertie, jeune adulte, a fait un mariage culturel avec un allemand. C'est une jeune femme cultivée, elle a fait des études supérieures et aime jouer du violon. Et un jour elle part.

Le film « Les Chevaux de Dieu » de Nabil Ayouch, montre avec justesse l'évolution de deux frères à Casablanca en 2003.

Nous pouvons donc constater qu'il existe des mécanismes d'embrigadement. Embrigadement signifie-t-il aussi possibilité de désembrigadement ? du moins pour 20% des jeunes.

Dounia Bouzar, anthropologue, a créé en 2014 une association qui prône le désembrigadement, **Centre de Prévention contre les Dérives Sectaires liées à l'Islam**. Cette association a été mandatée par l'Etat comme « Cellule mobile d'aide au désembrigadement » durant l'année 2015 et a décidé de ne pas reconduire l'appel d'offre en 2016, afin de montrer son désaccord avec le projet de loi sur la déchéance de nationalité<sup>26</sup>.

Actuellement, les préfetures ont mis en place des cellules de suivi des familles et ont missionné des associations locales pour venir en aide aux parents d'adolescents radicalisés.

Dounia Bouzar parle de « radicalisation déshumanisante » et cherche une lueur d'humanité à raviver chez les jeunes. Les témoignages qu'elle recueille<sup>27</sup> montre chez nombre de jeunes :

- Le besoin de se protéger de soi-même comme de l'autre, il y a quelque chose de mauvais en soi. Une jeune fille raconte comment le niqab lui permet de se protéger et de disparaître. Les jeunes sont persuadés d'être à la fois victime et coupable.

---

<sup>25</sup> Emission radiophonique France Inter

<sup>26</sup> « La loi sur la déchéance de nationalité crée un contexte politique défavorable à l'entreprise pédagogique et scientifique pour prévenir la radicalisation », <http://www.cpdsi.fr>

<sup>27</sup> BOUZAR D. « La vie après DAECH »

- Le besoin d'effacer les contours identitaires, être tous semblables, appartenir à un groupe. Etre dilué dans le groupe et ne plus s'appartenir. Le sujet disparaît et fusionne avec le groupe. Le groupe pense pour le sujet. Une adolescente raconte qu'« On est une seule personne. On ne souffre plus... Si lui tombe, je tombe. On n'existe plus. Donc on n'a peur de rien ».

Selon D.Bouzar, le but de l'embrigadement est de remplacer le travail de penser par le mimétisme et la répétition grâce au « lavage de cerveau ». Le désembrigadement consiste alors à réapprendre à penser, à se replacer dans la filiation et à quitter le groupe de substitution.

### **L'adolescence**

2/3 des radicalisés recensés en France ont entre 15 et 25 ans, donc au cœur de la période adolescente, ou sont de jeunes adultes, qui toutefois sont souvent encore dans des processus adolescents.

L'adolescence est un moment charnière entre deux mondes, celui de l'enfance et celui de la vie d'adulte, et dans cet entre-deux l'adolescent n'a pas ou plus de repère, il se cherche et cherche à être reconnu. Cette question de la reconnaissance me semble importante dans ce qui nous préoccupe aujourd'hui, car notre société a tendance à ne donner aux jeunes qu'une place d'objet, de rouage. L'exemple des lycées est assez marquant en ce sens qu'il n'y existe que très rarement des lieux de responsabilisation et d'expression offerts aux jeunes. J'ai de nombreuses fois entendu dire d'un élève qu'il fonctionnait bien ou au contraire qu'il dysfonctionnait, dérangeant alors le travail de l'adulte ou la bonne marche de l'établissement. Le temps est organisé par l'adulte et l'adolescent n'en est que le locataire<sup>28</sup>. Lorsqu'il devient propriétaire de son temps, il sort de l'adolescence. Mais peut-être faut-il l'aider à devenir propriétaire. De la même façon qu'il faut l'aider à penser, à construire sa pensée.

Une parole doit venir le reconnaître en tant que sujet et sa parole doit être reconnue.

Peut-être est-ce cela que l'adolescent rencontre dans le djihadisme<sup>29</sup> ? La reconnaissance.

Selon Fethi Benslama, cette période est marquée par une avidité d'idéaux sur un fond de remaniements douloureux de l'identité. Pour lui, les idéaux sont un lieu de nouage entre l'individuel et le collectif dans la construction du sujet. L'offre du radicalisme religieux est alors une offre totale qui comble les failles. C'est une prothèse de croyance ne souffrant aucun doute.

---

<sup>28</sup> BRES R. Conférence « L'adolescent »

<sup>29</sup> Initialement devoir religieux ou lutte spirituelle

L'offre radicale répond à une fragilité identitaire et propose une armure, une chape sans faille selon lui. Ce qui semble paradoxal est que le sujet a un sentiment de toute-puissance alors qu'en même temps il disparaît<sup>30</sup> et se fond dans le groupe perdant toute singularité.

F. Benslama<sup>31</sup> parle également de la rencontre avec un produit. Pour lui, peu importe le produit, pourvu qu'il apporte une « solution », ici excitante, totale et accessible.

L'adolescence est une épreuve de l'étranger. Il est étranger à lui-même et pour les autres. Il a à découvrir une nouvelle sexualité, une nouvelle jouissance. Son corps change à la puberté (pilosité, règles). Ses désirs changent, ce ne sont plus ceux d'un enfant (objet d'amour, autonomie). L'adolescent se trouve dans une certaine solitude car il doit réinvestir le désir, mais comment ? L'adolescence est un moment de restructuration du sujet. Il doit trouver une nouvelle place, un nouveau groupe, qui va être le support de nouvelles identifications. Le sentiment d'appartenir à un groupe est bouleversé, ainsi que ses identifications.

L'adolescent est dans un moment d'errance. Il s'agit d'un passage, tel que peuvent l'être l'accouchement ou le vieillissement. Dans certaine société traditionnelle, ces passages sont accompagnés de rites<sup>32</sup> qui autorisent cette errance et permet à l'adolescent de se reconnaître à la fois comme semblable et différent.

Or notre société normative ne reconnaît pas ce moment d'errance, elle recherche la même, l'homogénéité, le risque étant le rejet total du sujet ou l'obligation de céder sur son désir. Cela conduit à la ghettoïsation alors qu'il faut ouvrir à l'altérité, à la différence et c'est bien ce que nous renvoie l'adolescence lorsqu'elle vient bousculer la filiation, l'ordre générationnel, ainsi que les idéaux parentaux (le réel ne correspond pas au fantasme). L'adolescent questionne « qui je suis » + origine et destin.

L'adolescence est un moment charnière où les jeunes sont en quête de repères, d'idéaux, de limites, d'un sentiment d'avoir une identité. C'est un moment de fragilité lors duquel le radicalisme a une offre rassurante et multiple : un savoir et des réponses, le sentiment d'être un sauveur, d'avoir un cadre et des limites, une place pour chacun et une fonction, le sentiment d'être valable aux yeux de quelqu'un.

De tout temps il y a eu une partie de la jeunesse qui s'est engagée dans des institutions, dans des combats. Dont les formes et les moyens diffèrent, certes, mais qui engagent leur vie et celle des autres, au nom de valeurs, d'une cause, de l'honneur...

---

<sup>30</sup> Re-nomination. Renaissance ? Faire table rase du passé, de son histoire, de sa culture, de sa famille ?

<sup>31</sup> BENSLAMA F. « Pour les désespérés, l'islamisme radical est un produit excitant »

<sup>32</sup> STITOU R. « *Les rites tiennent à distance le chaos et la pulsion de mort. L'impossible peut se transformer en une possible transmission constituant avec la réalité* », in *Exil fondateur et résonance contemporaine*.

### **Pour conclure...**

Nous ne pouvons pas faire le raccourci de la délinquance dans les quartiers pauvres, ou de l'inhumanité de ceux qui, un jour, enfile une ceinture explosive. Ce ne sont pas des illettrés ou des bêtes comme certains préfèrent le penser.

Il me semble impossible de faire des généralisations, de tirer un portrait sans faille du djihadiste. Certains sortent de prisons alors que d'autres sortent du lycée.

Pour Ouisa Kies<sup>33</sup>, sociologue, ces 2 lieux de socialisation, comme tous les lieux de socialisation (prison, école, famille, internet) peuvent être des lieux de radicalisation, et donc pour nous des lieux de vigilance.

Certains, lorsqu'ils sont vêtus de leur ceinture, ne peuvent plus faire marche arrière, quitte à ne faire aucune victime. Je suppose que le travail psychique qui les conduit à accepter le sacrifice ne souffre plus d'aucune alternative possible. D'autres, lorsque le dispositif dysfonctionne, ne se donne pas la mort pour autant. Enfin, certains renoncent à se faire exploser et dénoncent par là-même les failles de ce système d'embrigadement et de l'engagement du sujet dans cette entreprise.

Celui qui renonce est-il un déserteur ou fait-il preuve de courage ? A l'heure où le Sénat adopte un texte autorisant une peine à perpétuité incompressible, envisageable pour celui qui renonce et qui, de ce fait, n'est pas un meurtrier, nous pouvons nous interroger sur la part d'affect<sup>34</sup> qui nous agit(e) !

*Elise ROUAUD*

Psychologue clinicienne

**In, Séminaire « Radicalisation, embrigadement, jihadisme, extrémisme. Dérives sectaires ».**

**Pole de la jeunesse et des solidarités. Mairie de Mauguio-Carnon**

**Vendredi 1<sup>er</sup> Avril 2016**

---

<sup>33</sup> Emission radiophonique France Inter

<sup>34</sup> Le rythme des événements rend difficile la prise de distance. Ce n'est pas forcément un hasard !